



BIBBIANA  
CAU

LA  
SAGE-FEMME  
DE  
NOROLANI

ROMAN

---

# BIBBIANA CAU

---

## LA SAGE-FEMME DE NOROLANI

*Sardaigne, 1917.*

Pour échapper à un mariage arrangé, Mallena trouve refuge avec l'amour de sa vie à Norolani. Dans ce village où le mistral porte le souffle de la mer, elle devient vite un pilier. En tant que *llevadora*, elle aide les femmes à accoucher grâce à un savoir ancestral transmis par sa mère et sa grand-mère. Elle ne demande rien en retour, si ce n'est quelques tranches de fromage ou de pain. Mais tout change lorsque son mari revient du front, blessé dans son corps et dans son âme. Pour payer ses soins, Mallena presse le maire de la rémunérer pour son travail. Hélas cette compensation lui est refusée, et en conformité avec un nouveau décret royal, une sage-femme diplômée est engagée. Alors que Mallena craint d'être remplacée, les fantômes du passé ne tardent pas à la rattraper...

À travers le destin inoubliable d'une sage-femme sarde au début du xx<sup>e</sup> siècle, Bibbiana Cau nous offre une histoire extraordinaire de courage et de solidarité féminine.

« UNE BELLE HISTOIRE DE LUTTE  
ET DE RÉDEMPTION. »

*Vanity Fair*

Traduit de l'italien par Liliane Guillard

ISBN: 978-2-38529-515-8



9 782385 295158

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère  
Design : © Raphaëlle Faguer  
Photographie : Trevillion image



[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

LA SAGE-FEMME  
DE NOROLANI

Titre original : *La levatrice*  
Copyright © Casa Editrice Nord s.u.r.l., 2025  
Groupe éditorial Mauri Spagnol  
Tous droits réservés.  
Traduit de l'italien par Liliane Guillard

© Charleston, une marque des Éditions Leduc, 2026  
76, boulevard Pasteur  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-515-8  
Maquette : Christine Porchat

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Bibbiana Cau

LA SAGE-FEMME  
DE NOROLANI

Roman

*Traduit de l'italien par Liliane Guillard*

  
CHARLESTON



*À ma mère Angela  
et à toutes les femmes qui enrichissent de sens la vie  
qui les entoure.*



Les événements et les personnages de ce roman sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toutes les références à des personnes, des choses et des événements réels seraient purement fortuites.



*Lundi 17 septembre 1917*

**M**ALLENA SUT QUE LE MOMENT APPROCHAIT lorsque lui parvint l'odeur ferreuse du sang coulant des cuisses écartées de Lucia.

— Ça y est, annonça-t-elle, le regard rivé sur la jeune femme allongée par terre, qui avait enlevé précipitamment sa longue chemise de cotonnade avant de s'installer sur la peau de mouton.

Elle raviva les flammes avec le soufflet et la lumière de la cheminée éclaira les visages des femmes présentes, faisant briller les gouttes de sueur sur les larges tétons sombres de Lucia.

Les ombres s'étiraient sur les murs de chaux. Sinistres, joueuses, on aurait dit qu'elles se poursuivaient dans une étrange danse.

Mallena releva les manches de sa chemise sur ses bras galbés et les retroussa au-dessus de ses coudes. Elle s'oignit les mains avec de l'huile de lentisque.

— As-tu préparé les linges que je t’ai demandés ? demanda-t-elle à sa fille, Rosa, qui s’était mise à l’écart, les deux mains agrippées à son tabouret.

— Si, *mamaj*<sup>1</sup>, ils sont sur le banc.

— Mets-les près du feu. Il faut qu’ils soient bien chauds.

Osseuse, les épaules étroites et entièrement vêtue de noir, *tzia*<sup>2</sup> Nonnora s’était assise sur une chaise dans un coin de la cuisine et récitait de mystérieuses litanies tout en égrenant son chapelet. Elle s’interrompait de temps en temps pour donner une indication – dont Rosa ne comprenait pas le sens : « Attention à ne pas déranger ce que j’ai fait. Rien ne doit être fermé. Le coffre, l’armoire et même les portes et les tiroirs : tout doit rester ouvert, ça nous portera chance. » Sa recommandation faite, la vieille femme retournait à ses prières qu’elle seule semblait connaître.

Un peu plus tôt, elle avait allumé une bougie neuve dans la niche des saints et placé l’image de sainte Anne sur sa jupe noire. Sans cesser de prier, elle leva son regard vers Lucia, et Rosa lut la tendresse dans ses yeux, comme si la petite-fille de *tzia* Nonnora était redevenue une enfant que sa grand-mère contemplait avec douceur.

À chaque contraction qui secouait son corps, Lucia émettait un son animal, puis s’abandonnait sur la peau moelleuse, frissonnant et tremblant malgré la flambee toute proche. Elle était ainsi depuis le début de l’après-midi.

En posant ses mains sur l’abdomen tendu de la jeune femme, Mallena pouvait deviner la position de l’enfant,

---

1. « Maman » en dialecte sarde. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. Dialecte de Sardaigne pour « tante », utilisé le plus souvent (comme *tziu*, « oncle », plus loin) pour s’adresser à une personne plus âgée que l’on connaît.

dont elle distinguait les mouvements des bras et des jambes. Dans le coin le plus éloigné de la pièce, Rosa, raide, ne parvenait pas à détacher ses yeux de la scène et observait avec terreur. C'était la première fois qu'elle accompagnait sa mère et voyait une femme accoucher. Elle n'avait pas imaginé que cela prendrait autant de temps. Elle savait que mettre au monde un enfant était une épreuve, elle avait plusieurs fois écouté sa mère décrire l'excitation et la puissance de ces moments, mais les cris à l'aide de Lucia, comme si une bête était en train de déchiqueter son corps, étaient terrifiants. Elle essayait de trouver une explication à ce qui était en train de se passer dans cette pièce, mais elle n'arrivait pas à donner un sens à tout cela, à comprendre ce qui pouvait être à l'origine de la peur qui l'entourait et l'avait saisie elle aussi. Elle s'approcha de *zia* Nonnora, absorbée par ses prières. Son lent chant l'apaisa et, plus encore, la proximité de la vieille femme vêtue de noir lui apporta un sentiment de tranquillité.

La pièce était chaude et enfumée. Accroupie à côté de Lucia, Mallena se retournait de temps en temps pour s'occuper du feu, ignorant les étincelles qui venaient picoter ses bras nus. Elle chercha sa fille du regard et lui demanda de vérifier si tout était prêt :

— Surveille l'eau dans le chaudron, fais attention à ce qu'il ne tombe pas du trépied. Et garde des linges au chaud en permanence. Je ne te le dirai pas deux fois.

Après s'être exécutée, Rosa retourna s'asseoir près de *zia* Nonnora, dont la voix se faisait de plus en plus rauque et le chapelet de plus en plus serré entre ses doigts tordus par l'arthrite. Les mains jointes, elle répétait :

— Sainte Anne, protectrice des mères et des accouchements difficiles, écoute cette humble supplication.

Entre-temps, sentant une autre contraction arriver, Lucia, la bouche ouverte et les lèvres étirées, s'était mise à crier et à pousser avec une force si puissante qu'elle semblait ne pas être la sienne. Comme si elle ne ressentait rien d'autre que l'envie irrépressible de pousser. Lorsqu'elle reprit son souffle, l'air qui entra dans ses poumons n'était plus celui de la cuisine, il lui sembla plus propre, plus léger, presque venu d'un autre monde.

Les yeux rivés sur la scène, chaque cri menaçant de lui percer les tympans, Rosa était paralysée par la peur et la stupéfaction. Elle frissonna sur sa chaise, puis fit un effort pour se concentrer sur la voix de la vieille femme qui priait pour cette naissance et pour toutes les autres : pour celles qu'elle avait vues se dérouler sans heurts, pour les femmes mortes comme sa fille, la mère de Lucia, pour les enfants qu'elle n'avait pas vus grandir, et pour tout ce qui pouvait arriver dans ces moments mystérieux.

— Pousse, allez, pousse aussi fort que tu le peux, exhorta Mallena d'une voix confiante qui ne trahissait pas la moindre émotion.

Les muscles des bras et des jambes de plus en plus douloureux, Rosa eut l'impression que le temps nécessaire à la naissance du deuxième enfant de Lucia était terriblement long, mais elle entendit alors le bébé pleurer vaillamment, sans que sa mère n'ait eu besoin de le retourner ni de lui donner une tape sur les fesses.

Avec habileté, Mallena noua un fil autour du cordon ombilical, puis, sous les regards attentifs de sa fille et de *tzia* Nonnora, d'un geste rapide, presque automatique, elle le trancha avec la *leppa*, le couteau pliant qu'elle avait sorti de la poche de sa jupe et passé sur la flamme plusieurs fois avant de saupoudrer l'extrémité coupée de cendres froides.

— Comment est le bébé ? Tout va bien ? demanda Lucia, la voix épuisée de celle qui voulait fermer les yeux pour se reposer, mais pas avant d'avoir vu et senti son enfant près d'elle.

Mallena ne répondit pas, elle massait le nouveau-né avec de l'huile chaude, en tirant doucement sur ses bras et ses jambes pour s'assurer qu'il n'avait pas été malmené pendant la naissance. Elle sécha le visage potelé et rosé du bébé, qui continuait à pleurer, puis l'enveloppa dans les linges que Rosa avait mis à chauffer.

— Mallena, dis-moi, le bébé va bien ?

— C'est un garçon et, si tu écoutes comment il pleure, tu sauras comment il va. Il est fort comme un taureau, répondit-elle un peu sèchement.

Elle n'avait pas l'impression qu'il y eut grand-chose à ajouter à la voix de ce nouveau-né, à cette urgence de vivre qui résonnait dans la pièce.

Malgré la chaleur du feu et la couverture qui l'enveloppait à présent, la jeune mère était secouée de frissons. Mallena plaça le nouveau-né dans ses bras, du côté gauche, celui du cœur.

Dans la pénombre, Rosa vit Lucia tenter de distinguer les traits de son fils. Ce contact des corps palpitants sembla apaiser la mère et l'enfant et, avec un soupir, elle s'abandonna elle aussi sur son tabouret, sentant ses muscles se détendre.

— À peine sorti du ventre, regardez comme il est vif ! On dirait qu'il sait déjà comment se débrouiller. Ce sont des miracles, commenta *zia* Nonnora en montrant le bébé, qui avait d'abord effleuré le sein de sa mère avec ses lèvres, puis s'était instinctivement agrippé au mamelon, tétant jusqu'à finir par s'endormir.

À genoux devant Lucia, Mallena, les yeux rougis par la fumée et la fatigue, attendit que le placenta sorte du

corps de la jeune mère. Rosa l'observa vérifier qu'il était entier et qu'aucune partie n'était restée à l'intérieur, avant de le poser près de la cheminée.

*Tzia* Nonnora sortit de la pièce puis revint peu après en silence, accompagnée de son mari et du premier-né de Lucia qui avait attendu chez les voisins.

— Vasy, tu peux t'approcher pour voir ton petit frère.

L'enfant resta à distance, à côté de son arrière-grand-mère, peut-être troublé par le désordre et la présence de cet étranger que sa mère serrait contre elle avec un regard ravi.

Vêtu d'habits de travail élimés, le vieil homme s'approcha et caressa doucement Lucia et le bébé de ses grandes mains calleuses. Le petit ne bougea pas à ce léger contact et resta béatement endormi, les traits du visage détendus.

Surprise, Rosa contempla l'homme absorbé dans cet état de grâce et pensa, sans trop comprendre, au contraste de rudesse et de douceur qui pouvait coexister chez les hommes. Les yeux du grand-père devinrent brillants et elle songea qu'il devait penser au mari de Lucia, contraint de dormir dans les montagnes froides du Trentin, sa baïonnette serrée entre les bras.

— Dès que ce sera possible, fais un trou bien profond dans la cour et enterre le placenta, pour que les animaux ne le trouvent pas. Il ne faut pas qu'ils puissent manger cette chair humaine bénie.

*Tzia* Nonnora le regarda droit dans les yeux, pour s'assurer qu'il avait bien compris ce qu'il devait faire.

Après quelques minutes de contemplation, le vieil homme prit par la main l'enfant qui était resté à l'écart, silencieux et troublé, et le conduisit à l'extérieur.

Avec l'aide de Rosa, Mallena lava la jeune mère avec des linges trempés dans de l'eau tiède mélangée à un

peu de vin, puis elle mit entre ses jambes un chiffon doux plié quatre fois. Après lui avoir enfilé une chemise de nuit propre, elles aidèrent Lucia à aller dans sa chambre, où pour l'occasion le lit avait été préparé avec les plus beaux draps que la famille possédait. La mère et l'enfant y resteraient pendant quelques jours, ils y recevraient la visite de la famille et des voisins, qui mangeraient des *amaretti* parfumés et des *savoïardi* moelleux, et boiraient du malvoisie sucré à la santé du nouveau-né et de toute la famille.

En ramassant les linges ensanglantés, Mallena croisa un instant le regard de sa fille, qui les prit aussitôt pour les mettre à tremper dans la lessive avant de les rincer dans l'eau chaude qui restait. Rosa était toute contusionnée mais, sans un mot, elle les étendit pour les faire sécher sur les chaises devant le feu, pendant que sa mère se lavait les mains dans une bassine d'eau froide.

En silence, pendant que Lucia et l'enfant se reposaient, elles restèrent encore un moment pour s'assurer que tout allait bien.

— Vous allez pouvoir y aller, dit *tzia* Nonnora en attrapant quelque chose dans une petite armoire sur le mur.

— Je reviendrai demain pour prendre de leurs nouvelles, répondit Mallena.

— *Deus ti du paghet* et te récompensera avec la santé et la bonne fortune.

En les raccompagnant à la porte, *tzia* Nonnora tendit à Rosa une petite tomme de pecorino frais enveloppée dans un torchon râpé. L'adolescente la prit, mais seulement après avoir cherché l'approbation dans le regard de sa mère.



## 2

**L**A NUIT ÉTAIT TOMBÉE depuis au moins deux heures, le mistral froid leur faisait presser le pas dans les ruelles escarpées, bordées de maisons basses en pierre sombre. La mère et la fille allèrent chercher Daniele, qu'elles avaient déposé chez sa grand-mère Zizza dans la partie basse de Norolani en début d'après-midi, avant de se rendre chez Lucia. Quand il les aperçut, il courut se glisser sous le châle de sa mère, qui lui caressa la joue du dos de la main.

— Il est resté la plupart du temps dehors à biner la terre, j'ai eu du mal à le faire rentrer ! Et depuis qu'il fait nuit, il n'a pas dit un mot et n'a même pas voulu prendre un verre d'eau.

La vieille femme montra la tasse en fer émaillé blanc ébréchée qui trônait sur la table, encore pleine.

— Tu sais, *jaja*, depuis que *babaj*<sup>1</sup> a dû partir à la guerre, mon petit frère qui a toujours été gai et vif

---

1. Respectivement « grand-mère » et « papa » en dialecte sarde.

comme un cabri devient parfois triste et se mure dans le silence, intervint Rosa pour l'excuser.

— *Poberu fizzu meu istimadu*<sup>1</sup>, il n'y a pas un moment où je ne pense pas à lui, laissa échapper la vieille femme.

Mallena sourit à son fils, dont seul le nez pointait sous les franges de son châle, et commenta en riant :

— Il veut devenir un petit sanglier.

Rosa se tordait les mains, visiblement tourmentée.

— À l'école aussi, il parle peu et le *majstru* Meloni l'a giflé lundi parce qu'il ne répondait pas à ses questions, lâcha-t-elle finalement, gênée.

Elle avait promis à Daniele de ne rien dire à leur mère. Mallena regarda son fils et lui demanda :

— C'est vrai qu'il t'a giflé ?

— Mais moi, je n'ai même pas pleuré ! répondit-il en baissant les yeux.

Sans rien ajouter, elle le serra contre elle.

— Bon, il se fait vraiment tard, il faut qu'on y aille. Bonne nuit, *tzia Zizza*, dit-elle en prenant Daniele par la main.

Tous trois grimpèrent la rue jusqu'à leur maison. La lune éclairait les vieux pavés et les pas de Mallena résonnaient du bruit des clous dans les talons de ses chaussures, qu'elle avait fait mettre pour qu'elles durent plus longtemps.

Mallena ouvrit avec la grosse clé, puis alluma la lampe à suif suspendue au crochet derrière la porte d'entrée. Elle posa son châle sur une chaise et avança vers la cuisine : à gauche, une grande cheminée en pierre, en face la porte donnant sur la cour et, sur le même mur, une

---

1. « Mon pauvre fils adoré. » En dialecte sarde, *fizzu* signifie « fils », et *fizza* « fille ».

fenêtre, petite comme celles des deux autres pièces et munie de volets intérieurs en bois.

L'adolescente laissa sur la table le fromage que *tzia* Nonnora lui avait donné. Mallena se hâta d'allumer le feu ; quelques braises sous les cendres, qui avaient survécu depuis le matin, rendirent l'opération plus facile que prévu.

— Rosa, mets la soupe à chauffer.

Elle l'avait préparée dans la matinée, après que les enfants furent partis à l'école. Dans une marmite en terre cuite, elle avait mis, avec de l'eau et du sel, quelques pommes de terre et des oignons entiers, l'arôme des tomates séchées et du basilic frais embaumait encore l'air.

Puis Mallena se précipita en courant au fond de la cour – cela faisait des heures qu'elle se retenait. Enfin soulagée, elle s'essuya avec un morceau de linge humide. Le clair de lune lui permit de jeter une pelletée de terre dans le trou, et avant de rentrer dans la maison, elle lava soigneusement le linge et remit en place les plis de sa jupe.

Daniele regarda sa mère, de retour dans la cuisine, sortir une miche de pain noir du petit placard.

— Je peux le couper ? demanda le garçon.

Elle prit la *leppa* effilée qu'elle gardait dans la poche de sa jupe et la lui tendit sans un mot. L'enfant coupa trois grandes tranches et sa sœur en disposa une dans chaque assiette. Mallena ajouta à chacun un morceau du pecorino reçu de *tzia* Nonnora et un œuf frais. Puis elle versa deux louches de soupe chaude, qui fit ramollir le pain et le fromage et durcir l'œuf. Ils mangèrent en silence.

Ce n'est qu'après le dîner, assis sur le coffre en bois près de la cheminée, qu'ils étendirent leurs pieds devant

le feu. Bien que l'automne ait à peine commencé, il faisait plus froid à l'intérieur de la petite maison construite en pierre de basalte qu'à l'extérieur, et cette chaleur était agréable.

— Comment s'est passée la matinée à l'école ? Qu'avez-vous appris aujourd'hui ?

Rosa alla chercher son cahier et montra fièrement la leçon du jour. Mallena contrôla avec attention ces signes qu'elle ne connaissait pas. Elle était fascinée par les mots écrits et, bien qu'elle ne soit jamais allée à l'école, elle espérait que les progrès de ses enfants lui permettraient d'apprendre quelque chose au passage.

— Et toi, Daniele, qu'as-tu fait en classe ?

Éludant la question, le jeune garçon se mit à attiser le feu avec le soufflet.

— Là où se trouve *babaj*, est-ce qu'ils ont une cheminée ?

— Gros bêta ! Ce n'est pas comme si les soldats avaient une vraie maison comme la nôtre, avec un lit, une cheminée, un feu qui brûle, des provisions et tout le confort ! rétorqua Rosa en lançant un regard agacé à son frère.

— Tu veux bien nous lire la dernière lettre que *babaj* nous a envoyée ? lui demanda le garçon soudain sérieux, et elle obtempéra, attendrie par son regard brillant.

*Mont Zebio, 12 juillet 1917*

*Chère Mallena,*

*Dès que le soleil se lève, ma première pensée est pour toi, mon cœur bien-aimé, et pour nos enfants.*

*Je suis toujours au même endroit, avec le grondement des canons autrichiens dans les oreilles et le souffle froid de toutes les injustices, essayant avec votre aide de surmonter la mort et la perte, je prie chaque jour pour sortir vivant de cet enfer.*

*Ici, nombre de mes camarades sont prêts à mourir pour défendre la patrie, mais pas un seul d'entre nous ne comprend pourquoi nous menons cette guerre.*

*J'espère continuer à vivre et pouvoir vous embrasser le plus tôt possible.*

*Vôtre,*

*Giovanni Manca*

— Celui qui a écrit la lettre pour *babaj* est très doué, non ? commenta Daniele. On dirait de la poésie, même si c'est très triste. Je me demande ce qu'il est en train de faire maintenant, *mischineddu*<sup>1</sup>.

Sans rien ajouter, Rosa replia soigneusement la feuille en songeant au retour de son père et à quel point ce serait un beau moment.

Mallena aussi resta silencieuse. Ses paupières étaient lourdes, autant que l'avait été la journée. C'était surtout le soir que, à la pensée de Jubanne, elle sentait la nostalgie lui comprimer la poitrine et lui serrer la gorge. Elle laissa échapper un soupir et se leva pour attraper sur l'étagère en bois une petite corbeille remplie de figes séchées. Elle en prit une poignée et les tendit à ses enfants.

— *Mamaj*, tu en garderas pour quand *babaj* reviendra ?

— Bien sûr. Pour lui, il y en aura tout un collier !

Daniele et Rosa sourirent en savourant les fruits gorgés de sucre cueillis à la fin de l'été, s'amusant à écraser les petites graines qui s'échappaient pour se coincer entre les dents.

— Il est l'heure d'aller se laver, puis au lit !

Mallena souleva la lampe et éclaira le lavabo près de la porte donnant sur la cour. Tandis que Daniele

---

1. « Le pauvre » en dialecte sarde.

obéissait à contrecœur, elle prit le brasero en cuivre, le remplit et alla le glisser sous le grand lit en fer forgé de la chambre, car personne ne le réchaufferait pour elle.

**L**E MATIN, EN ALLANT À L'ÉCOLE avec son frère, Rosa passa chercher son amie Nina et, alors qu'elles descendaient la colline, elle lui demanda soudain :

— Comment imagines-tu l'amour ?

Rosa avait chuchoté pour ne pas être entendue par Daniele, qui marchait quelques mètres devant elles. Les deux filles faisaient parfois la route ensemble, mais Nina n'allait pas régulièrement à l'école, et elle ne tirait pas grand-chose de ses leçons.

— Pour moi... cela naît d'une amitié. D'abord, on se voit à la messe du dimanche et on échange quelques sourires, puis on se dit quelques mots gentils sur la piste de danse lors des fêtes.

Rosa serra fort la main de son amie. Bien qu'à peine plus âgée, Nina lui paraissait déjà une femme et elle avait attendu avec impatience de la voir pour lui poser « la » question. Assister à son premier accouchement l'avait impressionnée au point qu'elle avait commencé

à se sentir presque adulte en l'espace d'une journée, plus proche de ce monde fait d'étapes et de rituels qui tôt ou tard, elle l'imaginait, serait aussi le sien.

— Non, non, selon moi, c'est plutôt comme la foudre, celle qui vous frappe soudain, violemment, avec cette lumière et ce grondement à couper le souffle.

Elle parlait en levant les yeux au ciel, rêveuse, comme si elle pouvait voir la scène.

— Ça suffit ! Je ne veux plus parler de ces choses-là.

Nina haussa le ton de façon inattendue, au point que Daniele se retourna.

— Il faut toujours que tu exagères ! répliqua Rosa. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— J'ai dit « ça suffit », s'emporta Nina.

— Qu'est-ce qui te prend ?

Interdite, Rosa regarda son amie, qui accéléra nerveusement le pas pour s'éloigner.

Dès que les enfants furent partis à l'école, Mallena alla dans le coin de la cour utilisé comme poulailler, clos de fagots de bois sec pour empêcher les martres d'entrer ou les poules de gratter et de picorer les choux, les courgettes et autres légumes de saison.

Elle posa le panier contenant les œufs et s'approcha de Pitiola, attachée avec une corde à l'anneau fixé au mur de pierre. Elle glissa le seau en bois sous elle et commença à la traire. L'ânesse, qui avait perdu son petit quelques mois plus tôt, resta tranquille tandis que Mallena remplissait le récipient de lait chaud et mousseux. Elle savait que ce rituel quotidien allégeait l'animal et lui procurait un certain soulagement.

Elle apporta le lait dans la maison et en prit un bol avant de faire griller un peu de pain dont l'odeur la ramena à un autre temps, quand Jubanne et elle mangeaient

ensemble, assis l'un en face de l'autre, après s'être réveillés enlacés. Devant la cheminée, la flamme jetant sa lueur rougeâtre sur son visage, elle se remémora ce souvenir heureux. Lui seul savait vraiment ce qu'elle aimait et ce qu'elle craignait. Lui seul pouvait chasser les fantômes qui la tourmentaient. Lui seul avait promis de la protéger pour toujours. Elle aimait même les plus petits détails chez Jubanne : la manière dont il se coiffait avec les mains après s'être lavé à l'eau fraîche, quand il s'en allait avec encore un morceau de pain à la main, qu'il mangeait sans même s'asseoir en finissant de préparer l'ânesse, ou encore sa façon de se masser le dos endolori après une journée passée à biner la terre avant les semailles.

Les yeux rougis, et pas seulement par la proximité du feu, Mallena plongea sa tranche de pain dans le bol de lait et essaya de dissiper cette nostalgie qu'elle aurait tant aimé laisser sur la table avec les miettes.

Plus tard, alors qu'elle préparait l'ânesse, elle remarqua l'usure qui avait poli le bois d'olivier du bât, faisant ressortir ses veines comme s'il s'agissait de décorations. Avec des gestes décidés, elle le plaça sur l'échine de l'animal, en serrant soigneusement les harnais de cuir : elle ajustait les étriers, la sangle et la croupière en fonction des saisons, selon que l'animal maigrissait ou grossissait. Sur la croupe, elle posa la robuste sacoche en laine, renforcée sur les côtés par de solides bandes de tissu. Lorsque Jubanne partait travailler, il utilisait cette sacoche pour ranger sa nourriture, son eau, sa houe ou d'autres outils. Quand il revenait, il rapportait dans ces poches spacieuses ce que les champs offraient à la saison.

En continuant à penser à lui, Mallena glissa dans une des poches latérales deux grandes Calebasses que